

CLAUSTROPHOBIE

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

Alors que le vent continuait à faire vibrer les volets de la chambre de Jonathan et que j'essayais de chasser de mes narines les odeurs de vieux bois, je gardais les yeux ouverts malgré la profonde obscurité, mes idées commençant déjà à se bousculer, oppressé que j'étais là-dedans, et j'écoutais patiemment le clapotement incessant de la pluie sur la fenêtre du salon pour m'en inspirer librement, et laisser vagabonder mon imagination à travers les gouttes, jusqu'à l'autre côté de la ville, dans cette vieille bâtisse de l'après-guerre que mes parents nommaient « l'école », j'infiltrais mes pensées au cœur de la cour de récréation, finalement pas si grande vue de haut, quand on est en plein air — l'air... allons non, ça ne peut pas me manquer ici, soyons rationnels — et je tentais de me rappeler le début de cette petite épopée, cette question que Jonathan posait à tous ses amis (« ça vous dit d'aller au cinéma vendredi soir, on se rejoint chez moi ? »), cette phrase qui m'avait laissé penser que mon nombre d'amis pouvait quintupler si je m'incrustais subtilement, sans qu'on m'y invite, et surtout, sans me douter que tout ceci n'était qu'une mise en scène pour m'attirer chez Jonathan, et plus particulièrement dans son placard, d'où aucun bruit, si ce n'est le vent, et la pluie, ne me répondaient lorsque je demandai :

« Y a quelqu'un ? »